

JAMES HENRY BENNET, CRÉATEUR DE LA STATION CLIMATIQUE DE MENTON

Rolland Gherzi

Lorsqu'il arrive à Menton, en 1859, le docteur James Henry Bennet y vient *to die in a quiet corner*, pour mourir dans un coin tranquille. Il a cherché à se soigner ; il est parti vers le Sud, puis, résigné, il a décidé de faire de Menton sa dernière demeure. Et là intervient le miracle, puisque non seulement il ne meurt pas, mais il retrouve une ardeur nouvelle et crée une station climatique médicale.

Ce n'était pas un quelconque aventurier, comme nous en avons vu depuis venir tenter de faire fortune dans notre Côte d'Azur, mais un homme du Tout Londres, dont je vous conterai les qualités dans une première partie, avant de rendre compte de son action au service de cette ville qu'il avait faite sienne.

• L'homme

Il est né à Manchester, le 6 mars 1816, au moment où l'Angleterre vient de se débarrasser de Napoléon. Britannia triomphe, *Britannia rules the waves* et fait flotter l'Union Jack sur tous les continents.

Son père emploie plusieurs milliers d'ouvriers dans son usine de textiles, dont nous savons qu'ils sont l'élément essentiel des exportations britanniques du XIXe siècle. Mais James n'est pas seulement un important industriel, c'est également un subtil inventeur, qui en 1800 et 1803¹ a déposé, puis exploité, deux brevets, dont celui du *corduroy*, le velours côtelé. Il est fier de compter dans ses ancêtres les comtes de Tenkerville, qui, quelques siècles auparavant, sont partis de Tancarville, en Normandie, pour suivre Guillaume le Conquérant, et dont la devise est tout un programme : « De bon vouloir servir le roi ».

La mère de James Henry, Francesca Taberrer, est originaire du Derby, fille de médecin et sœur d'un chirurgien.

James Henry a une sœur, son aînée d'un an, Amelia Frances, qui tiendra une place importante dans sa vie.

Mais un drame vient interrompre brutalement la vie heureuse du jeune homme. Il n'a pas 13 ans lorsque son père décède. Sa mère prend alors une décision assez inattendue, dont nous ignorons la raison : alors qu'elle a en Angleterre toute sa famille, elle s'installe à Paris, avec ses 2 enfants, de 13 et 12 ans.

Et c'est ainsi que notre jeune orphelin anglais va suivre les cours du Lycée Saint Louis, où il est noté excellent élève et un grand amoureux des grands classiques latins et grecs. Il entre ensuite à la Faculté de Médecine tout en suivant des cours à la Sorbonne. La famille habite rue des Mathurins, puis rue Laffitte. Il ne perd pas le contact avec l'Angleterre, puisqu'il passe ses étés chez son oncle Osmond Taberrer, chirurgien dans le comté de Derby, qui initie son jeune neveu à son art.

Mais pourquoi se marie-t-il si jeune², à 26 ans, avec une jeune fille de 17 ans, Julia Jane Langstaff ? Est-ce le fait de la passion ou l'occasion pour le jeune et brillant médecin de manifester un mépris peu commun pour le qu'en-dira-t-on : Julia Jane est la fille légitime de Joseph Langstaff et d'une mère indienne ; elle est donc métisse. Elle n'est en Angleterre que

¹ Patent House, London, 20 juin 1800 et 10 mars 1803.

² le 18 octobre 1842, Chapel Saint Peter, Parish Saint Andrews, Holborn.

depuis 3 ans, son père, veuf, ayant pris sa retraite à Londres. C'est un ancien président des médecins de Calcutta – il a passé sa vie de médecin militaire aux Indes- et il est depuis peu membre du Collège royal des chirurgiens d'Angleterre. Ce mariage aura peu de succès : les époux n'auront pas d'enfants et ils vivront séparés à la fin de leurs vies. Cependant, le médecin-colonel Langstaff a certainement assisté son gendre dans sa carrière.

La même année, la sœur de James Henry se marie avec Jean Ferdinand Joubert de La Ferté. C'est le petit-fils d'un émigré français, qui avait quitté Versailles pour l'Angleterre ; son père était revenu à Paris sous l'Empire ; Jean Ferdinand est lui aussi de double culture, française et anglaise, et c'est un élément qui rapprochera Bennet à la famille de son beau-frère.

Bennet est depuis 13 années à Paris lorsqu'il obtient son diplôme de docteur en médecine et celui de bachelier es lettres et sciences de la Sorbonne. Comme il l'écrira plus tard, les professeurs, dont Velpeau, sont de grande qualité, notamment parce qu'ils ont eu fort à faire pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Dès 1843, le docteur a choisi sa spécialité – la gynécologie- puisque sa thèse parisienne porte sur « Des ulcérations et des engorgements du col utérin » ; là-encore, il n'est pas conformiste puisque cette spécialité est alors jugée peu convenable pour un homme. Il est reçu cinquième au concours de l'internat des hôpitaux parisiens et exerce à Hôpital de la Salpêtrière.

C'est donc un étudiant brillant, qui ne se cantonne pas dans ses études. Il manifeste déjà un goût prononcé pour la vie associative, révèle son aptitude à diriger, son don pour l'observation, son talent pour exprimer ses conclusions. C'est ainsi qu'il participe à la fondation, dès 1840, à 24 ans, de la *Société médicale anglaise de Paris*, qui va compter rapidement plus de 300 membres anglophones, français et étrangers, dont bien sûr des Britanniques des 5 continents qui ont suivi les cours des grands maîtres parisiens.

Il est médecin français et devient médecin anglais à Londres dès 1843.

Tout de suite il écrit dans une des premières revues médicales britanniques, *The Lancet*, dont il devient le correspondant parisien l'année suivante.

Le docteur Bennet s'installe à Londres en 1844. Il est membre du Royal Medecine College. Et le jeune marié ouvre son cabinet dans Grosvenor Street, le boulevard des médecins qui soignent le tout Londres, celui de la gentry et de la City. Ce sont surtout les dames qu'il soigne, puisqu'il a consacré sa thèse à la gynécologie.

En 1845, il publie la première édition de son *A practical Tratisse on inflammation*. Il y en aura trois autres éditions en anglais³ et deux autres en français.

Il se construit une belle réputation, puisque, près de 50 ans plus tard, la revue de la *Société britannique de gynécologie*, le qualifie de « pionnier de la gynécologie à Londres », ajoutant que anglais par sa naissance et son éducation, il était français par ses études médicales. Et, beaucoup plus récemment, en 1989, le dr Pixley Ellis, chirurgien australien, a publié sur Bennet une étude et il m'a écrit : « Je le vois comme personnage primordial dans le développement de la gynécologie dans le monde anglophone. »

Le docteur Bennet est obstétricien au *Royal Free Hospital*, mais en dehors de l'hôpital et de son cabinet, il déploie une activité incessante, notamment comme expert de diverses compagnies d'assurances. Il manifeste là encore son fort caractère en préconisant l'utilisation d'un instrument alors très discuté : le speculum ; ce qui lui vaudra des problèmes avec l'Académie Royale de Médecine, dont il est membre.

Il continue de décrire ses observations dans différentes revues médicales, tel le *Bristish Medical Journal*, le *Journal des Gynécologues*, celui des *Médecins de Londres*⁴.

³ *A practical tratisse on inflammation* : 1845, 1849, 1849, 1861. Traité pratique de l'inflammation de l'utérus, annotation du dr Peter, 1861 et 1864.

⁴ *Bristish Medical Journal. London Journal of Medicine, 1851.*

Toute la famille est donc maintenant à Londres. Il vit avec sa femme et son beau-père, plus trois servantes, dans l'élégant quartier de Cambridge Square.

Sa sœur est également devenue londonienne, depuis que son mari, Jean Ferdinand Joubert de la Ferté, s'est fait naturalisé anglais. Il a commencé à graver pour l'Illustration vers 1830 et fournit les portraits pour l'Histoire de la Révolution de Thiers. Il dessine et grave les portraits de l'aristocratie. Il invente un procédé de gravure, l'aciérage, et réalise ainsi trois des premiers timbres pour le Royal Post Office et pour d'autres nations. Il met au point un procédé de reproduction photographique. C'est un artiste à la mode qui a ses entrées dans les meilleurs salons londoniens ; ses liens avec les Français émigrés avant 1790 ou après les Restaurations lui ouvrent les portes des salons les plus élégants.

C'est peut-être grâce à lui que Bennet fera dessiner, en 1849, son portrait par celui qui deviendra « le peintre des élégances impériales », Louis Dubufe.

Des quatre enfants de ce couple, tous enterrés à Menton, deux mourront jeunes, une fille épousera William Hearn- que nous retrouverons à Menton- et un garçon, Charles Henry, deviendra Colonel-médecin de l'Indian Medical Service.

En 1857, le docteur Bennet a gagné beaucoup d'argent, mais il en faut vraiment beaucoup pour acheter, à quelques kilomètres de Londres, sur la Tamise, à Weybridge (Surrey), une très belle propriété, Les Ferns, où il a pour voisins le romancier R.L. Stevenson et Louis Philippe, roi des Français. Il se détend en créant un jardin d'hiver dans des serres. Il y acclimater des plantes rares qu'il fait venir de très loin, notamment des Indes, mais aussi d'Afrique du Sud, d'Amérique du Sud, d'Australie et de Chine. Il les étudie et fait paraître des articles dans des revues diffusées dans le monde entier, tel le *Gardener's Chronicle*. Il entretient avec ses lecteurs des correspondances suivies. Nous verrons qu'il ne s'agit pas d'une passion passagère. Par ailleurs, il fréquente et soutient l'église anglicane ainsi que la Loge maçonnique.

Son beau-père Joseph Langstaff est décédé en 1856. Bennet est toujours obstétricien et gynécologue, mais il s'est trouvé une autre passion : il tente de définir des règles de vie permettant de rester en bonne santé, et ne cesse d'écrire sur ce sujet. Dans son ouvrage traitant des Rapports entre la nutrition, la santé et les maladies,⁵ il explique que la santé est un tout, conditionnée par l'hygiène, et le repos. Le repos est obligatoire entre le repas du soir, à 18 heures, et le breakfast du matin, à 9 heures. Là encore, nous retrouverons plus loin ces préoccupations. Notons cependant qu'il paraît peu probable qu'il ait respecté personnellement ce régime, d'autant qu'outre ses divers travaux il ne cesse de voyager, pour tenter de soigner une santé chancelante.

Il se rend dans un endroit à la mode, à Biarritz, en 1857. Pas très loin de la Côte basque, son collègue le docteur John Taylor a déjà fait de Pau une ville anglaise, ainsi que l'a si bien étudié M. Tucoo-Chala, professeur à l'Université, qui m'écrivait en 1983 : « L'impact des Anglo-Saxons sur la France méridionale au XIXe a été considérable et tout, ou presque, reste à faire ».

Mais les troubles du médecin ne cessent pas, il perd tout espoir de retrouver la santé et c'est ainsi qu'il arrive à Menton, en 1859, *to die in a quiet corner*.

● Son activité à Menton

Pour quelles raisons avait-il choisi Menton ? Il écrira qu'il connaissait déjà la Riviera et qu'il avait à Menton des liens, qu'il ne précise pas. Il avait peut-être lu l'ouvrage d'un britannique, le Dr Davis, qui avait publié à Nice, dès 1803, *De coeli Nicensis utilitate in phthisi pulmonari*, ou du docteur César Provençal, auteur de *Menton et Monaco* en 1845. Cependant il ne les cite pas dans ses livres, pas plus qu'il ne cite le *Dottore Antonio*, de Ruffini, publié en

⁵ Nutrition in health and disease, 1858.

1855, à qui pourtant revient le mérite d'avoir révélé la Riviera del Ponente aux Anglais, qui connaissaient bien Nice grâce à Smolett et Boswell.

Les habitants de Menton et de Roquebrune s'étaient soulevés contre leurs princes de Monaco en 1848 ; puis, ils étaient passés sous la souveraineté de fait de la Sardaigne, avant de voter leur rattachement à la France en 1860 ; mais les étrangers, notamment britanniques, ne faisaient pas de différence fondamentale entre Bordighera et Mentone. La ville est alors constituée essentiellement par la Vieille- Ville ; même si, dès 1850, on compte, hors les murs, huit hôtels, plus 90 villas et appartements loués à des étrangers. C'est par bateau que s'effectuent les relations avec les cités voisines. La route de Nice est un chemin pittoresque certes, mais qui n'encourage à l'aventure que les plus intrépides.

A la différence de Nice qui, dès 1789, était déjà mentionnée comme une *English watering-place*, Menton n'avait reçu la même année qu'un seul touriste anglais, de qualité certes, puisqu'il s'agissait de Lord Camelford, cousin du premier ministre William Pitt, venu passer l'hiver au Palais Carnolès, sur invitation du prince de Monaco. La bourgeoisie ne pouvait investir dans des équipements hôteliers susceptibles d'accueillir des voyageurs, qui n'auraient pu parvenir que par bateau, ou par une route difficile. Cependant quelques originaux - il n'en a jamais manqué, heureusement, parmi les sujets de Sa gracieuse Majesté - attirés par la mer, le soleil, la solitude, le calme, les prix bon marché, s'étaient aventurés pour affronter la rusticité des lieux. Ils comptaient parmi eux, dès 1857, deux médecins anglais, Siordet et Price, venus eux aussi pour se soigner, ainsi que le révérend Morgan, pasteur anglican considéré comme le pionnier de la colonie britannique.

C'est à la *Pension anglaise* de M. Clerici que notre médecin malade, Bennet, passe l'hiver 1859. Et c'est dans *The Lancet* qu'il fit pour la première fois le récit de son séjour, décrivant en détails ce bourg de 3.000 habitants. Vingt ans après, il écrivait : « Je suis arrivé à Menton en 1859, gravement malade, ayant abandonné la vie des grandes villes, Paris et Londres, où j'avais vécu jusqu'alors, sans avoir l'espoir ou le désir d'y jamais retourner en permanence. Grâce au repos, et au climat de la Méditerranée, j'ai pu continuer à vivre, à étudier, et même à exercer ma profession....Par suite de nombreuses relations scientifiques et sociales à Paris, à Londres et dans les autres capitales de l'Europe, je pus attirer vivement l'attention de mes confrères du Nord sur la grande valeur climatologique des stations méditerranéennes et surtout de celles de la Rivière de Gênes. Je pus aussi contribuer à les faire mieux connaître, contribuer à leur prospérité.... »

Première édition en 1861, puis une deuxième, élargie à l'Italie, la Corse et Biarritz. ... « Cette édition fut traduite en allemand en 1863. Et fut certainement le point de départ de l'émigration allemande vers la Rivière et la Corse. Elle fut traduite aussi en hollandais et dès ce moment commença l'émigration hollandaise qui s'accroît tous les ans.... »

L'édition anglaise de 1861 « donna le compte rendu de nombreux voyages climatologiques entrepris dans l'intention de découvrir un climat encore meilleur que celui de la Rivière et je ne l'ai pas encore trouvé ».

Nous relevons certes un manque évident de modestie dans la préface de l'édition de 1880. Mais malgré une recherche approfondie dans les ouvrages et la presse parus alors et depuis, nous ne pouvons qu'approuver ces affirmations, au moins pour Menton. Certes, les qualités climatologiques avaient déjà été reconnues auparavant, mais Bennet fut le propagandiste le plus efficace. Bennet est sincère, convaincu, et convaincant. Sans vouloir lui attribuer la totalité du succès que va connaître la jeune station climatique, chacun s'accorde à reconnaître qu'il y a contribué pour une très grande part. Outre ses dix éditions d'ouvrage traitant de gynécologie, il en publia huit autres sur le traitement des maladies pulmonaires et onze concluant sur les bienfaits du climat de Menton. Ajoutons-y les articles dans les revues médicales, d'amateurs de jardins, et dans la presse locale et nous obtenons une impressionnante bibliographie.

Cependant, une grande part de la transformation du village en ville est due aux importants travaux réalisés depuis la toute récente réunion à l'Empire français.

Il est difficile d'envisager l'énorme chantier qu'a constitué Menton durant les 20 années après 1860 : le port, la gare, 50 hôtels, 250 villas, le réseau d'égouts, de routes, ponts et tunnels, l'endiguement et la couverture des torrents, des jardins.

Grâce à la construction du port, les voiliers de croisière et les bateaux de commerce parviennent à quai ; mais la digue perturbe le rejet en mer de tout ce qui y était déversé depuis des siècles...

L'arrivée de la voie ferrée est un atout considérable, et révolutionne les réseaux des routes et les vallons. En 1868, le rail met Menton à 23 heures de Paris ; l'année suivante la jonction avec le réseau italien est réalisée, facilitant l'arrivée des Italiens, des Autrichiens, des Allemands et des Russes. C'est, bien évidemment, un tournant, dans l'histoire du tourisme de la Riviera.

L'afflux des malades venus du monde entier, et notamment d'Europe du Nord, atteint un chiffre qui ferait sourire aujourd'hui : 600 familles en moyenne dans les années 1880 ! Ils arrivaient à Menton pour la dernière semaine du mois d'octobre et y séjournaient tout l'hiver jusqu'à la fin d'avril ou mai. Mais cela coûtait fort cher : le voyage plus un séjour de huit mois en hôtel, ou en pension, ou en villa, pour une famille et les domestiques. Parmi les malades : Robert Louis Stevenson, William Webb Ellis, inventeur du rugby, Thomas Carlisle, John Richard Green, James Andrews, pour ne citer que les Britanniques.

Dès 1861 la clientèle des patients était suffisante pour occuper, outre les deux Mentonnais Bottini et Farina, deux médecins britanniques et un français, Bonnet de Malherbes.

Les Britanniques sont cependant si nombreux que dès 1867 si l'on en croit Yriarte dans *Le Monde illustré* : « le village est devenue « un bourg anglais ».

Et à Menton la liste des médecins ne cesse de s'allonger ; en 1877 on en recense 15 : 5 français, 5 britanniques, 2 allemands, 1 italien, et 2 mentonnais naturalisés français. Parmi ces praticiens, une bonne trentaine ont publié des ouvrages faisant état des possibilités d'accueil de la station, de conseils pour les malades, des prix de l'hôtellerie, des curiosités à visiter, des promenades à envisager selon l'état des malades ; ce sont de vrais guides touristiques, publiés en français, italien, anglais, hollandais et allemand. Deux tendances s'affrontaient alors, non sans quelque arrière-pensée économique, pour le choix des sites favorables aux pulmonaires : Suisses et Allemands préféraient en général les Alpes, afin d'éviter l'air de la mer, les autres préconisant au contraire la douceur des rivages de la Méditerranée.

Donc Bennet voyage beaucoup, depuis la Riviera jusqu'à toutes les côtes de la Méditerranée. Sa devise est celle de l'hirondelle « Euns redeunsque gaudet » (il se réjouit celui qui va et revient). Et il rencontre chaque fois des médecins, des botanistes, des hommes politiques, à qui il explique qu'il a trouvé un paradis : Menton. Ainsi, en 1861, à Naples, il rencontre un certain Giuseppe Garibaldi, le jour de l'entrée du futur roi d'Italie Emmanuel.

Bennet a une position dominante au sein du corps médical de Menton, où il est arrivé un des premiers étrangers, grâce à son prestige personnel, du fait de sa double culture, française et anglaise, grâce aussi à l'étendue de ses relations, sans compter la confiance de très nombreux collègues qui lui envoient des malades du monde entier- ainsi a-t-il un correspondant à Edimbourg, d'autres à Berlin, Vienne, Saint - Petersburg, New - Delhi, Calcutta, New - York, etc..

Tout l'intéresse, du moins du point de vue scientifique, et il entretient une correspondance suivie avec des savants du monde entier. Il étudie la géologie, le climat, la faune et la flore. Il relève quotidiennement la température et la pluviométrie, note le degré d'humidité, les vents, les courants marins...Il collabore à des revues telles que le *Gardener's*

chronicle. Il sera encore traité de pionnier du Jardinage sur la Riviera (*Riviera gardening*) par Martineau en 1924. Il n'hésite pas à faire venir des archéologues britanniques pour examiner le produit des fouilles des grottes des Rochers-Rouges, à quelques mètres de son Castello Grimaldi. Il accueille chez lui ces savants, dont le professeur Paggensteicher, de Heidelberg, venu recueillir et analyser le plancton, la faune et la flore marine.

Bennet a compris que la maladie se propage notamment par l'eau. Il est obsédé par la recherche de solutions au problème de manque d'eau. Il propose des projets originaux : la création d'un lac de retenue dans la haute vallée du Careï, le captage d'une source d'eau douce qui sort en mer, près du rivage. Il propose également l'installation d'une pompe puissante, qui puisse aspirer l'eau de mer et la reverser dans les collecteurs, pendant toute la saison sèche (dont nous savons qu'elle peut durer cinq mois).

Il crée, en 1878, une société médicale, qui officialise ce qui, en fait, est un groupe de pression, et même, quelque peu, un lobby. Présidée par notre ami, la société médicale adresse au maire des rapports, qui sont de véritables mises en demeure, accompagnées de campagne de presse.

C'est ainsi qu'elle demande à la commune : balayage des rues dotées de trottoirs, nettoyage des places réservées au stationnement des voitures, interdiction de laver et de sécher du linge dans la ville (dans le domaine public, et en particulier dans les torrents), construction d'un lavoir et d'un séchoir publics, canalisation des eaux ménagères, enlèvement des immondices et débris de cuisine, suppression des siphons déversant les eaux de la vieille ville dans le port, création de latrines publiques, obligation de vidanger les fosses septiques par une pompe pneumatique, surveillance de l'extraction du sable du lit des torrents, suppression de dépôts de chiffons, construction d'un parapet en bordure des digues, torrents et plages, augmentation et nettoyage des bancs, nominations de membres pour le Conseil d'hygiène départemental, création d'une commission départementale d'hygiène.

La Société demande également : la création d'un nouvel abattoir, celle d'un trottoir bordé de plantations sur la Promenade, l'entretien des sentiers de montagne. Il faut encore veiller à la « propreté et à la salubrité des intérieurs et des garnis, qui pourraient devenir des foyers d'infection, en cas d'épidémie ». Lorsque Bennet lance une pétition en 1881 pour s'opposer à la construction d'un abattoir dans la vallée du Careï, il obtient un tel succès que la municipalité doit adopter son projet.

Les établissements hôteliers qui ne se conforment pas à ses exigences sont fortement déconseillés aux malades. Ces recommandations concernent le lavage du linge, les filtres Pasteur ou Maignen pour l'eau, les fosses septiques. A chaque départ de leurs clients, les hôteliers font transporter dans un fourgon payé par leur syndicat toute la literie, les tapis et les rideaux des chambres, vers une étuve à vapeur Geneste et Herscher, où tout est désinfecté ; puis le tout est ramené, propre, dans un fourgon différent. Des pulvérisateurs désinfectent murs et planchers. Une chambre à sulfuration sert à assainir les meubles fragiles. Les chambres sont chauffées par des cheminées individuelles et bien aérées. Tout ceci est surveillé et financé par le Syndicat des maîtres d'hôtel (les propriétaires).

Il est assez curieux de lire ces véritables injonctions signées par un bureau de six membres comprenant 3 Britanniques et un Allemand, qui « juge nécessaire » certaines mesures, et n'hésite pas à établir une liste de priorités, établissant par là même un véritable programme de travaux communaux. En fait, les Britanniques ne jouissaient pas auprès des populations d'une sympathie illimitée ; leur orgueil devient vite arrogance - ainsi lorsque Bennet explique à ses lecteurs que les Britanniques ne peuvent se contenter de ce qui convient à d'autres et doivent, puisqu'ils ont l'argent et la civilisation, être *comfortable*. Manifestement Bennet n'a pas du visiter les logements des ouvriers de son père, ni les *workhouses* décrites par son contemporain Charles Dickens ; il ne disserte pas non plus sur la mission civilisatrice des Anglais en Irlande.

Des hôtels luxueux sont construits, soit au bord de mer, rarement, soit légèrement en retrait sur les collines proches. On y trouve les techniques les plus modernes, tels les ascenseurs. Et les noms des hôtels sont tout un programme : des Anglais, Londres, Britannia, d'Angleterre, Iles Britanniques, Winter, Balmoral... Le Cap Martin n'est pas sur la commune de Menton, mais l'architecte Georges Tersling, entreprend son aménagement dès 1890. Rien de trop beau, ni de trop cher, pour ces malades, dont les familles sont prêtes à tous les sacrifices. Ils viennent de Grande-Bretagne bien sûr, mais aussi de toute l'Europe, et du monde entier. Cet aspect financier ne peut être ignoré. Comme le Dr Louis, de l'Académie française de Médecine, l'écrira plus tard : « il est difficile de faire la part de l'affairisme et des convictions sincères du lobby touristico-médical ».

Bennet acquiert en 1865- soit deux ans avant son voisin immédiat, Hanbury- à cent mètres de la frontière, une tour médiévale en ruines, La Torre Grimaldi, et il va transformer les rochers alentour en magnifiques jardins. Les plantes arrivent de tout l'hémisphère sud. Il les protège dans des serres, comme il le faisait en Angleterre. Et d'après le *Gardeners' Chronicle* : «c'est la première serre (*glasshouse*) qui ait été construite entre Nice et Gênes ». Il explique avec le plus grand sérieux que les riches indigènes ne sont pas intéressés par les fleurs, qu'ils préfèrent donner leur eau à leurs légumes ; lui par contre trouve tout naturel de faire venir de la terre de châtaignier du Lac Majeur ou de Corse pour soigner ses camélias. Il a des goûts bien précis, et des dégoûts également ; ainsi, il estime que les figuiers sont des arbres laids, et il les fait tous arracher de son jardin, de même que tous les arbres qui perdent leurs feuilles en hiver.

Il entretient des relations suivies avec tous les amateurs de jardins des deux Riviera tels Thuret, Alphonse Karr, le comte Margaria, le baron Vigier, Gastaux, Narbonne, le duc de Valombrosa et bien entendu son voisin Hanbury.

Bennet est un amoureux de la nature. Il explique dans tous ses ouvrages qu'il ne faut pas arracher les plantes, qu'il ne faut pas encourager les Mentonnais à le faire en refusant de leur acheter des bouquets de violettes. Il donne les noms de toutes les plantes qui poussent spontanément sur les collines ; et il revient systématiquement à son idée force : si le climat est bon pour les plantes, il l'est également pour les hommes.

Et il continue d'écrire ainsi, dans des diverses revues, médicales et botaniques. Après avoir défini les caractéristiques du climat d'une région- température, ensoleillement, pluies, vents, hygrométrie- et les avoir comparées aux autres régions du monde, il conclue que la présence de plantes fragiles et délicates - tels les citronniers ou les palmiers- cultivées en pleine terre, est une preuve évidente de la capacité de la nature à soigner les hommes. Rien, écrit-il, ne vaut Menton, au bord de la Méditerranée, protégé des vents du nord par une couronne de montagnes de plus de 1000 mètres de hauteur.

Il souhaite qu'on protège les oiseaux, dont les uns participent au bon état des cultures en mangeant les vers, et les autres au nettoyage des plages.... Bennet reçoit dans sa propriété le tout Riviera, son voisin de Weybridge R.L. Stevenson, et Thomas Carlyle, Hare, Moggridge, Andrews, John Green, Hanbury, Thuret et Alphonse Karr. Car les visites sont courantes, pour tous ceux qui le désirent.

Son combat contre la maladie ne concerne pas que les riches hivernants, il sait que la tuberculose est favorisée par la misère et les logements insalubres. Le 17 avril 1866 Il décide de léguer sa villa Castello Grimaldi à la Commune de Menton, « dont le doux climat a tant contribué à améliorer ma santé et où je n'ai cessé de recevoir la plus gracieuse hospitalité », pour en faire une maison de retraite pour personnes infirmes.

Les efforts déployés par la municipalité et la population mentonnaises, aiguillonnées par les médecins et la Société médicale, portèrent rapidement leurs fruits. Déjà, en 1876, Bertall, dans un ouvrage spirituel, et quelque peu caustique. *La vie hors de chez soi*, consacrée

au gens du Monde et du Demi-monde qui fréquentaient les stations à la mode de son époque, écrivait : «A Menton, on ne s'amuse pas...Il y a deux villes : la vieille ville, où l'on se porte bien, et la ville nouvelle, où l'on se porte assez mal et où l'on vient pour bien se porter....Il y a des docteurs russes, des docteurs anglais, des allemands, des italiens, des français, et même des docteurs noirs. Mais le lion, l'éminent, le *swell* parmi tous ces docteur c'est un docteur anglais, le docteur Bennet...Il a étudié le pays, formulé la règle de conduite et d'hygiène à suivre, et on l'écoute comme un oracle.. »

L'oracle participe au Congrès médical britannique de Cork, en 1879, et vante sa Riviera. Au recensement de 1881, on compte 2300 étrangers sur les 8608 recensés.

Par ailleurs, Bennet participe pleinement à la vie locale. En 1875, il participe à la création de la Société du Théâtre mentonnais, respectable lieu de distraction. En tant que fidèle, et riche, membre de la communauté anglicane, il participe au financement de la construction de la Saint-John Church, ainsi qu'à celle d'une maison de repos pour les pasteurs, la Saint-John House of Rest, qui recevra pas moins de 600 clergymen en 20 ans, venus de tout l'Empire. Il est intéressé par la montagne et les activités du Club Alpin français. Il conseille pour l'été Saint-Martin de Lantosque et Saint-Dalmas.

Les prix ont doublé en quinze ans, la population a triplé ; les aménagements ne vont plus uniquement en direction des malades. On construit des édifices religieux : deux églises anglicanes, une calviniste, une luthérienne, une épiscopale écossaise. Les touristes disposent également d'un terrain de tennis et de cricket à Menton, du port, d'une bibliothèque, d'un Cercle des Etrangers, bientôt d'un hippodrome au Cap Martin et d'un Golf à Sospel...Le voyage à Nice dure moins d'une heure, moitié moins pour Monte-Carlo. De quoi attirer des personnes et des personnalités.

C'est Bennet qui, en 1882, fait venir à Menton-Garavan celle qui symbolise la toute puissance de l'Empire : Victoria, accompagnée de toute sa famille et d'une importante suite. Elle passe ses après-midi dans le jardin du Castello Grimaldi, facile à surveiller pour éviter les attentats, anarchistes ou irlandais. C'est un événement considérable puisque toute la presse, tant britannique qu'internationale, s'intéresse à ce petit coin de France pendant six mois.

Ses collègues fêtent ses « noces d'argent de la famille médicale de Menton », en fait ses 25 ans d'exercice de cette profession, en 1885.

Un mauvais coup est porté par Dame Nature à la Riviera : le tremblement de terre du 23 février 1887. A la presse parisienne et anglaise qui a trouvé un beau titre pour ses premières pages, Bennet s'oppose en défenseur de Menton. C'est la reine d'Angleterre elle même qui lui demande des nouvelles. Il lui écrit, ainsi qu'au *Times* et au *British Medical Journal*. Et le Times ne manque pas de s'excuser auprès de ses lecteurs d'avoir affolé sans cause les éventuels touristes, ainsi que les clients du bon docteur qui, une fois encore, émet un avis, bien entendu définitif et non susceptible de contradiction, sur la nature du sol susceptible de recevoir une construction : il faut bâtir sur le roc !

Le docteur vend sa propriété du Château Grimaldi en 1889 et va résider cent mètres plus bas, au Château Saint-Louis, chez sa nièce, épouse de William Hearn, un richissime Américain qui emploie six jardiniers. Il écourte ses voyages à l'étranger, mais continue de s'intéresser à la santé.. C'est à la Bollène Vésubie qu'il devait décéder, en 1891, malgré les soins de son ami le dr Maccario, lui même auteur en 1886 d'un ouvrage *De l'influence médiatrice du climat de Nice*. Son décès fut signalé non seulement dans la presse locale et médicale, mais également par des revues britanniques de diffusion internationale : Times, British médical Journal, British Gynaecological Society, Lancet, Gardeners'Chronicle...

Je ne peux m'empêcher de reprendre ce que M. Tucoc-Chala a écrit à propos de Pau et du docteur Taylor, après avoir traduit Palois par Mentonnais et Ecossais par Anglais : « Les Mentonnais rejetant au second plan toute autre forme d'activités économiques se plongèrent

dans les délices - empoisonnés selon certains- d'un tourisme de luxe au point que leur mentalité collective en fut durablement modifiée. La ville fut transformée en fonction des besoins de cette société privilégiée qu'il fallait soigner, loger et distraire ; l'urbanisme mentonnais (Palois) en reçut une empreinte encore visible....Convaincu des vertus bénéfiques d'un climat dont il cherche à percer le secret par des observations scientifiques,cet Anglais (Ecoissais) austère, à l'abri de tout soupçon d'affairisme, n'en fit pas moins preuve d'un solide réalisme d'hommes d'affaires. Il ne négligea aucun aspect de la propagande touristique. »

James Henry Bennet a passé une grande partie de sa vie à lancer Menton comme station médicale et touristique. Il n'a cessé pendant quarante ans de demander, d'exiger même, de ses concitoyens d'adoption et des pouvoirs publics de créer une ville nouvelle, pourvue des équipements modernes. De 3200 habitants en 1860, Menton était passée à 11000 trente ans après, vivant de la manne de 450 hôtels et villas. En outre, Menton était devenue une ville française à part entière, et un peu moins britannique ; si bien qu'en 1891, 30 ans après l'annexion, il n'y avait plus, sur 24 praticiens, que 4 Britanniques, 2 Allemands, 1 Italien, 1 Hollandais, mais 16 Français. Il faut dire que la composition du corps médical n'était pas étrangère à un des derniers combats mené par le vigoureux Anglais ; soucieux de faire appliquer la législation concernant les diplômes permettant l'exercice de la médecine (ceux délivrés en France), il avait écarté quelques charlatans, et également quelques rivaux.

Mais le docteur Bennet avait disparu depuis quelques jours lorsque, à l'occasion d'une visite à Menton, le 28 septembre 1891, le Congrès de l'Association nationale pour l'avancement des sciences lui rendit un hommage posthume et décerna à Menton le titre de ville la plus moderne de France au plan de l'hygiène publique.

Cette consécration plaçait ainsi Menton au premier rang des villes françaises pour tout ce qui concerne l'hygiène. (Bennet avait appris dès 1882 que le bacille de la tuberculose était enfin isolé par Koch, mais il aurait dû attendre 30 ans pour connaître le BCG). Il n'en aurait pas moins soutenu que le grand air dans un climat comme celui de Menton où l'on peut vivre longtemps au dehors est un des éléments des plus favorables pour obtenir la guérison, en ajoutant toutefois qu'il avait écrit dès 1869 n'avoir jamais cru à la vertu curative du seul climat.

Ce sont les qualités exceptionnelles de Bennet qui expliquent tant sa renaissance personnelle au contact de l'ambiance- climatologique, sociale et comme on dit aujourd'hui environnementale- de Menton que le succès d'une entreprise médicale à connotations économiques qui s'explique par la conjonction harmonieuse de connaissances (linguistiques, médicales, botaniques, etc), d'esprit d'entreprise, d'entregents, de charisme, d'opiniâtreté, de relations sociales au plus haut niveau. Bennet appartient à une génération imbue d'optimisme, de solide culture, de courage civique qui explique –sinon excuse entièrement- un sens de la dignité parfois proche de l'orgueil. Les gens de cette trempe ont assis de bonne foi la prééminence de la civilisation occidentale. Même si nous avons appris à découvrir son envers et son arrière-cour, nous continuons de vivre sur leur acquis.

Bennet repose dans sa bonne ville de Menton, ainsi que huit membres de sa famille. Menton marqua sa reconnaissance en donnant son nom à un square, où est installé son buste, et à une rue du centre ville. Quelques édifices demeurent, qui témoignent de son passage : la Tour Grimaldi (devenue résidence, mais les jardins ont disparu), l'église anglicane Saint John (qu'il a payée en partie), le Château Saint-Louis (où il a vécu chez sa nièce), la maison de convalescence qu'il a créée pour les pasteurs anglicans (Saint John House of Rest) est devenue un hôtel. Cependant le souvenir de ce lion britannique est toujours vivant et il est fréquemment évoqué à propos de la colonie britannique et du paléo tourisme. Du point de vue médical, il a encore été cité dans plusieurs thèses médicales. Le rôle primordial du créateur de Menton as a *Health Resort*, devenue peu après la mort de Bennet « La perle de la France » sur cette Riviera devenue Côte d'Azur, n'est pas complètement oublié.

Bibliographie

- Dr Davis, *De coeli Nicensis utilitate in phtisi pulmonari*, Nice, 1803.
Dr César Provençal, *Menton et Monaco*, 1845.
Honoré Ardoino, *Annales 1840*.
Flore des Alpes-Maritimes. 1867.
Dr. Carrière, *Le climat de l'Italie sous le rapport hygiénique et médical*.
Dr. Champollion, *Gazette des hôpitaux*, 1857.
Dr. Bonnet de Malherbe, *Du choix d'un climat d'hiver*. 1860.
Augustin Hare, *A winter at Menton*, 1860.
Dr. De Pascale, *Observation on the climate of Nice, Menton and Sanremo*, London, 1861.
Dr Price, *Winter Climate of Menton*, 1862.
Dr. Jean-Dominique Bottini, *Menton et son climat*, 1863.
Dr Siordet, *Mentone in its medical aspect*, 1863.
Dr Jacques Farina, *Essai climatologique sur les régions de Menton*, Paris, 1863.
Menton sous le rapport climatologique et médical, 1875.
De Longpérier, *L'hiver à Menton*.
Dr. Edwin Lee, *Nice et son climat et notice sur Menton*, 1867
Abel Rendu, *Menton et Monaco*, 1867.
J. Traherne Moggridge, *Contributions to the Flora of Mentone*, 1868.
Dr Duhrrsen, *Menton, seine Klima und seine Bedeutung*, Berlin, 1869.
William Chambers, *Wintering at Mentone*, 1870.
Alexander Brown, *Wintering at Menton on the Riviera*, 1872
Prosper de Pietra Santa, *Les climats du Midi de la France*. 1874.
Cazenave de la Roche, *Climat de Menton, sa spécialisation médicale*. 1882
Drysdale, *Wintering abroad, Menton and the Riviera*. 1884
British medical Journal, 12/9/1891.
Dr Chiaïs *Menton-Bijou*, 1891.
Dr. Paul Farina, *Notes sur le climat hivernal de Menton*, 1893.
Cazenave de la Roche, *La Sentinelle mentonnaise*, 1894.
Maliban, *Menton, station d'hiver*, 1897.
Dr. Francken, *Menton médical et pittoresque*, Scheveningen, 1898.
Mentone, als Winterkurort, Berlin, 1901.
Bourelly, *Les perles de la Côte d'Azur*, 1900.
Baring- Gould, *A book of the Riviera*, 1905.
George Muller, *Mentone and his neighborhood past and present*, 1910.
Rev. J.E. Somerville, *Mentone and its Neighborhood*, 1910.
Dr W. Samways, *Mentone as a health and pleasure resort*, 1901 et 1913...
Le Climat de la Riviera. 1923.
Dr. Tixier, Menton, *Climat et Indications thérapeutiques générales*. P.T.C. 30 /4/1923.
Helena L. Waters, *The french and italian Riviéras*, 1924.
Martineau, *Gardening in sunny lands*, 1924 .
Dr. Bernard Dominique, *Etude climato-thérapeutique de la région de Menton*, Paris, 1951.
A.N. Braugham, *The Naturalist's Riviera*, 1962.
Patrick Howarth, *When the Riviera was ours*, 1977.